

« Un pays occupé est une terre sans vie » Réflexions sur les subjectivités occupées et les espaces de résistance dans *Kannjawou*, roman de l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot

Federica Cozzio

(Università Ca' Foscari Venezia, Italia)

Abstract The article proposes a reflection on how the intertwined themes of power, subjectivity and agency are articulated in Lyonel Trouillot's 2016 novel *Kannjawou*. In its narrative space, the hermeneutics of collective reality is produced by an individual memory engaged in questioning the relations of power that affect subjectivity and action of both the occupied Haitians and the foreigners occupiers. A close reading of the novel seeks to unpack its ethnographic thickness, its capacity to built layers of understanding around the stakes of a disadvantaged microcosm in contemporary Port-au-Prince.

Sommaire 1 Introduction. – 1.1 Pouvoir et subjectivité. – 2 Le journal d'un jeune de la rue de l'Enterrement. – 3. D'une terre sans vie et des corps occupés. – 3.1 Le corps heureux de l'occupant. – 3.2 Quelle résistance ?


Keywords Haitian literature. Ethnography. Power and subjectivity. Lyonel Trouillot. *Kannjawou*.

1 Introduction

L'anthropologie et la littérature s'interpellent depuis longtemps, et les perspectives adoptées pour questionner leurs intersections, alliances et irréductibles spécificités sont nombreuses. Cet article se propose d'explicitement comment le roman *Kannjawou* de Lyonel Trouillot sollicite une analyse conduite avec les outils interprétatifs de l'anthropologie. Ce texte, en interrogeant certains aspects du rapport entre individu et pouvoir, adresse des problèmes théoriques existants au cœur de la discipline. Bien entendu, ces problèmes n'animent pas exclusivement le débat anthropologique, mais sont partagés par bien d'autres disciplines (par exemple, la sociologie, la philosophie, l'histoire). C'est la capacité du roman de les dégager à travers la description d'expériences particulières et subjectives, et de les situer dans la voix, la vision du monde et les expériences des subjectivités qui peuplent le microcosme décrit qui interpelle une lecture anthropologique. L'analyse du roman, donc, ne se propose pas de prendre en compte sa

DOI 10.30687/Tol/2499-5975/2018/20/011

Submitted: 2018-07-22 | Accepted: 2018-10-18

© 2018 |  Creative Commons Attribution 4.0 International Public License

dimension esthétique ou d'en faire une critique littéraire, mais se lance dans une recherche différente. Dans le roman de Trouillot le *moi* narratif, en se référant à une réalité sociale spécifique, située dans l'Haïti contemporaine, s'engage dans la description de l'expérience du milieu social qui l'habite et des relations de pouvoir que le construisent. Je soutiens que, dans l'espace narratif ainsi créé, se construit sur un mode implicite une théorie engagée autour des concepts de subjectivité, *agency* et résistance. C'est à l'explicitation de cette théorie que le présent article se prête, à travers une lecture attentive du roman. Cela demande une méthodologie, qu'il faut repérer préliminairement à travers deux opérations : définir comment le statut de fiction du roman n'exclut pas la légitimité d'une lecture ethnographique ; expliciter en quoi cette lecture consiste et, finalement, spécifier comment elle puisse enrichir le savoir anthropologique, et ce grâce à la fonction heuristique et cognitive des romans.

L'anthropologie est considérée comme la plus littéraire des sciences sociales. Comme textes finis, les ethnographies bien écrites et les romans fondés sur l'observation sociale semblent se superposer dans un continuum de formes narratives (Narayan 1999, 136 ; Symons, Maggio 2014, 2). Le débat anthropologique, notamment pendant les années quatre-vingt, a accentué cette promiscuité, nébulisant la spécificité de l'anthropologie et menaçant de dissiper son savoir dans la fiction (ce qui l'a poussée vers une crise de la représentation). Et ce, en se focalisant en particulier sur la question de l'écriture ethnographique (Clifford, Marcus 1986). Il s'agissait d'une démarche auto-réflexive et auto-critique, motivée largement par la nécessité de se libérer de certains excès, moralement et politiquement compromettants, de l'objectivisme. Cependant, s'il est indéniable qu'une dimension d'interprétation créative est inhérente à toutes les représentations de la vie sociale, effacer les confins entre les deux champs est sûrement moins productif que tenter de les définir en leur reconnaissant une certaine élasticité. Du moins, si l'on a pour but d'explorer les parfois insaisissables zones d'intersection qui subsistent dans cette relation (Łebkowska 2012, 36).

Il est évident que les logiques de représentation mobilisées par les deux champs sont hétérogènes, si l'on considère que l'ethnographie appartient au champ du véridictionnel, et la littérature au champ du fictionnel. L'anthropologie est une discipline à vocation empirique. Soit dans sa dimension plus strictement descriptive, que dans celle plus réflexive elle doit toujours répondre à des contraintes épistémologiques, méthodologiques et morales qui en assurent pertinence, référentialité et, finalement, validité scientifique (Olivier de Sardan 1995, 2003). Ces conditions de production du savoir ne peuvent aucunement être effacées par les choix stylistiques que tel ou tel autre anthropologue adopte, même s'il manifeste une inclination littéraire dans ses descriptions. Parler d'anthropologie et littérature signifie établir une « relation entre deux modes de restitution du réel qui ne présentent ni les mêmes usages sociaux ni les mêmes fonctions » (Le-

dent 2015, 378). De plus, les ethnographies ne sont jamais désamarrées de l'expérience de l'enquête de terrain, basées sur la permanence prolongée de l'anthropologue dans le(s) milieu(s) enquêté(s) et sur la fameuse « observation participante ». Il est nécessaire tout de même de rappeler qu'il n'existe pas une « boîte à outils » définissant cette pratique, mais une « politique du terrain » (Olivier de Sardan 1995) soumise à une vigilance méthodologique qui garantit la « plausibilité » du texte ethnographique. Le souci de validité des données est au centre du travail et malgré toutes les contraintes de l'écriture, il existe une sorte de

'pacte ethnographique', qui atteste pour le lecteur que l'anthropologue n'a pas inventé les discours dont il rend compte et qu'il n'a pas rêvé les descriptions qu'il propose. Cet 'effet de réalité', dû à la mobilisation sélective de données produites lors du terrain, n'est pas qu'un procédé rhétorique. Il témoigne aussi de l'ambition empirique de l'anthropologie. (Olivier de Sardan 1995, 88)

Au contraire, le travail littéraire « même quand il s'appuie, ce qui est plus souvent le cas qu'on ne le croit, sur une documentation fournie, des observations répétées ou de véritables enquêtes » (Lahire 2010, 490) n'a pas le même souci de référentialité, explicitation et conceptualisation que le travail anthropologique. Malgré cela, le débat à l'intérieur de l'anthropologie a exploré la possibilité de « lire anthropologiquement » des textes hétérogènes, produits aux dehors des exigences de validité du savoir de la discipline (Comaroff 1992 ; Łebkowska 2012 ; Ledent 2015); et pourtant les traitant comme s'ils pouvaient contenir des données ethnographiques,¹ capables de stimuler des interprétations ayant une valeur cognitive et herméneutique pour la compréhension anthropologique. Pendant les dernières décennies on a assisté au développement d'analyses concernant les traits anthropologiques en littérature. Les mondes littéraires - construit sur les confins entre cultures, avec des personnages porteurs de différents points de vue - sont les cibles de ces recherches (Łebkowska 2012, 36). Clifford Geertz a attribué une fonction cognitive aux œuvres romanesques dans un article intitulé « A Strange Romance. Anthropology and Literature » (Geertz 2003, 31). L'anthropologue Sherry Ortner a suggéré que certains romanciers américains, comme Philip Roth, sont tout à fait des « ethnographes » dont les commentaires sur la société sont aussi importants que leurs contributions esthétiques (Ortner 2006, 35). Les romanciers ont une connaissance implicite, intuitive et théorique du monde social, grâce à l'expérience qu'ils

1 Les Comaroff, par exemple, dans *Ethnography and the Historical Imagination* (1992), ne cherchent pas à définir l'ethnographie dans le sens d'enquête de terrain (fieldwork), mais tentent d'explorer la possibilité d'une lecture ethnographique des fontes historiques, partiellement, comme si ces dernières s'étaient produites à travers une recherche sur le terrain.

en font. Ils sont capables de produire de la connaissance sur un contexte anthropologique spécifique et sur les enjeux qui les hantent.² Et ce, à travers la densité des descriptions,³ la restitution des sentiments, des expériences, des relations, des horizons de sens, des conceptions du soi, du temps, de l'espace, du pouvoir, et ainsi de suite. Comme les bons ethnographes, ils ont la faculté d'humaniser les luttes des personnes et donnent la possibilité d'explorer les façons dans lesquelles les sujets vivent leurs réalités, leurs conflits, leurs contradictions et leurs rapports avec les autres (Mellino 2005, 27). Donner corps, même si sur un plan fictionnel, aux enjeux d'un contexte réel est dans le même temps organiser un discours théorique implicite sur la réalité sociale ; discours qui a la faculté d'être explicité à travers une analyse informée par le débat de la théorie sociale.⁴ Ce travail d'explicitation peut avoir une fonction cognitive et heuristique pour l'anthropologue (Łebkowska 2012 ; Ledent 2015). On peut considérer le roman comme un apport descriptif et analytique à l'anthropologie, un apport qui dépasse la seule connaissance de l'écrivain. Il est donc possible pour l'anthropologie d'utiliser les œuvres romanesques en confrontant leurs récits respectifs du monde social en vue d'interroger, stimuler, illustrer, exemplifier la connaissance anthropologique. Et ce, en décelant, dans une lecture a posteriori, les commentaires sur la société dont Ortner parlait. L'idée est bien d'insister sur la capacité du roman à activer la faculté de penser. La lecture anthropologique des récits romanesques devient une exploration de problèmes théoriques existants ou émergents (Ledent 2015, 383) qu'il faut, au cas par cas, selon la spécificité du texte littéraire, définir et expliciter.

Kannjawou, de l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot, représente les expériences de subjectivités qui habitent la Port-au-Prince contemporaine,

2 L'approche ici adoptée restreint le champ d'application d'une lecture anthropologique en mobilisant un roman qui repose sur l'« illusion référentielle » propre au réalisme (Barthes 1982). Si on veut s'appuyer à la valeur heuristique de la description d'un contexte il faut tenir compte de « la bonne connexion [qu'ils établissent] entre figuration interne et référence externe, entre le travail de l'imagination et la réalité sociale que celle-ci affronte » (Ledent 2015, 383).

3 J'évoque ici le concept de « description dense » (thick description), essentiellement comme il a été formulé par Clifford Geertz (1998, 2003). Cette démarche permet une herméneutique complexe et approfondie, produite grâce à un travail interprétatif joué sur une multiplicité de niveaux, de l'imprégnation culturelle incorporée à l'analyse théorique.

4 « En reconnaissant la fonction cognitive du roman pour l' [anthropologie], on reconnaît dans un même temps sa valeur heuristique, c'est-à-dire sa capacité à s'immiscer, par les problèmes potentiels qu'il pose, dans un débat théorique, immixtion qui demeure a posteriori. » (Ledent 2015 : 380). Je renvoie ici à l'article « Peut-on parler d'une sociologie implicite du roman ? » (Ledent 2015). Je considère les réflexions présentées dans cet article pleinement valides pour l'anthropologie, car l'approche implicitement considérée est celle de la sociologie qualitative. Je donne pour acquis la proximité des deux champs : on a proposé en effet le terme « socio-anthropologie » pour unir sous un même terme la sociologie dite parfois qualitative et l'anthropologie (Olivier de Sardan 2003, 14).

ville façonnée par un contexte géopolitique complexe. Le roman est pivoté sur une mémoire individuelle, engagé dans la description dense d'un territoire occupé depuis 2005 par des délégations onusiennes et des organisations non gouvernementales. La littérature, « toujours en décalage, ou en situation d'exception », par rapport aux mots d'ordre géopolitiques » opère une « mise en connexion des espaces », en répondant à « la pression interculturelle exercée par un monde globalisé » (Garnier, Zoberman 2006, 11). Le roman met en effet en connexion les espaces, dans plusieurs sens et sur différents niveaux : les espaces physiques, ceux habités par les Haïtiens pauvres et ceux réservés aux forces d'occupation ou aux privilégiés ; les espaces émotifs, idéels et politiques qui reflètent la dialectique insaisissable et pourtant envahissante entre macro-structures de pouvoir et l'agir des individus ; les espaces de choix, ceux qui en ont à volonté et pourtant suivent des binaires constitués et ceux qui n'en n'ont pas et se lancent dans l'imagination d'un monde bouleversé, dépourvu de relations de pouvoir et habité par la solidarité.

1.1 Pouvoir et subjectivité

En décrivant et enquêtant sur la vie des habitants de la rue de l'Enterrement, l'agir des « corps » incarnant l'« occupation » et les contraintes et les motivations qui façonnent leurs relations, le narrateur de Kannjawou interroge un sujet cher à l'anthropologie, c'est à dire la relation entre individu et structures de pouvoir. C'est un motif de réflexion classique de la théorie sociale. Cependant, afin d'encadrer la façon dans laquelle le roman questionne le thème, je m'appuierai sur un cadre théorique qui a touché disciplines différentes et qui a eu un impact épistémologique et analytique fort sur la pensée anthropologique des dernières décennies, c'est-à-dire la théorie de la pratique. Je me référerai aux travaux de recherche de Sherry Ortner, qui se placent dans ce cadre large.⁵ Elle en met à jour la structure théorique avec des contributions provenant de différents secteurs de la théorie sociale (Ortner 2006). C'est pourquoi, en me nourrissant des réflexions dégagées par Ortner dans « *Anthropology and Social Theory : Culture, Power, and the Acting Subject* » (2006), j'ai organisé une réflexion sur le roman de Trouillot autour des concepts de subjectivité, agentivité

5 Réduite à son squelette, l'idée fondamentale de la théorie de la pratique postule que la culture, dans un sens très large (qui inclut les grandes structures sociales, économiques, politiques et les formes spécifiques des relations de pouvoir qui y sont imbriquées), construit les êtres humains comme acteurs sociaux particuliers ; mais simultanément les acteurs sociaux, à travers leur vie quotidienne, leurs pratiques variables, leurs actions sur le terrain (on-the-ground), reproduisent ou transforment - normalement les deux en même temps - la culture qui les a produits. L'idée, ainsi simplifiée, semble évidente, mais a beaucoup d'implications dans la méthodologie de l'analyse sociale (Ortner 2006, 129).

et résistance. Je m'interrogerai sur la question suivante : dans l'espace de représentation du roman, comment les relations de pouvoir sont-elles conçues et quels effets ont-elles dans la structuration des subjectivités et de leurs espaces d'action ?

La théorie de la pratique reprend certains éléments du concept de culture, élaboré par l'anthropologie culturelle américaine, mais donne une pertinence analytique particulière aux relations de pouvoir. Selon Ortner, les subjectivités ne sont pas culturellement façonnées seulement en tant qu'appartenant à des groupes culturels particuliers mais en tant qu'imbriquées dans des régimes de pouvoir spécifiques et historiques qui saturent la vie des individus et leurs expérience du temps, de l'espace et du soi (Ortner 1984, 14). La subjectivité est entendue comme l'ensemble des modes de perception, affection, pensée, désir et peur qui animent les sujets agents. Ce concept est situé à la base de l'« agentivité » (*agency*), qu'on peut entendre comme la faculté des personnes d'agir dans et sur le monde, en même temps que le monde agit incessamment sur eux. Celle-ci n'est pas le résultat d'une intentionnalité libre, mais prend la forme spécifique de désirs et de motivations à l'intérieur d'une matrice subjective. Pour lire la complexité et la signification politique de l'action des acteurs sociaux, surtout dans de forts contextes d'inégalités sociales, il est nécessaire de considérer dans le même temps tant la subjectivité que les formations culturelles et sociales qui forment, organisent et provoquent ces modes d'affection, de pensée, etc. (Ortner 2006, 107).

Dans les paragraphes suivants, je mettrai en exergue les subjectivités façonnées par le pouvoir dans le roman, et je présenterai les espaces d'action et de résistance des dominés.

2 Le journal d'un jeune de la rue de l'Enterrement

Le roman est construit tel un journal écrit par un jeune habitant de la rue de l'Enterrement. Cette rue se termine dans le vieux cimetière du centre-ville de Port-au-Prince. Encouragé par man Jeanne, doyenne de la rue, le narrateur trace une chronique de la vie sous l'Occupation molle (Trouillot 2016, 171) du gouvernement humanitaire et militaire imposé à Haïti par la communauté internationale. Il décrit les petits destins des morts et des vivants qui peuplent son microcosme, ainsi que les structures de pouvoir incarnées dans les lieux, les corps et les discours.

Différentes générations se côtoient dans ce quartier. Tout d'abord, celle qui a connu la première occupation américaine (1915-1934). Ensuite, celle qui a vécu sous la dictature des Duvalier (1957-1986). Et enfin, celle qui a grandi sous la période que le narrateur définit seconde occupation (2004-présent). Ces générations ont en commun la lutte quotidienne pour la survie. Au centre de la narration se trouve la « bande des cinq ». C'est

un groupe d'amis d'enfance – désormais jeunes adultes – qui se désagrège au fil des années. Cette bande est composée du narrateur lui-même, de son frère Popol, Wodné et de deux sœurs, prénommées Sophonie et Joelle. Tout comme les autres membres de la bande, le narrateur fréquente la faculté de sciences humaines de l'Université d'État d'Haïti. Par contre, Sophonie a quitté les études après la licence. Durant son temps libre, le narrateur questionne les itinéraires de vie des gens avec le petit professeur, ex-militant qui enseigne à l'Université. Ils interrogent leur contexte de vie en puisant l'inspiration dans la lecture des romans. Les deux en effet aiment dédier leur temps à la lecture. Les personnages fictionnels des œuvres romanesques stimulent leur enquête des motivations, des désirs, des émotions qui guident les actions des habitants des quartiers défavorisés et des étrangers qui occupent leur pays. A travers cette enquête, les effets des relations de pouvoir sont questionnés. L'alliance entre « anthropologie en tant que discipline et littérature en tant que forme de connaissance » (Fabre dans Danetti, *Lo Feudo* 2013, 8) est ainsi évoquée à travers une démarche métalittéraire, qui réfléchit implicitement sur les usages possibles de la littérature dans la compréhension de la réalité sociale.

Bien qu'il soit issu d'un milieu social plus aisé, le petit professeur est arrivé à la rue de l'Enterrement pour soutenir le centre culturel ouvert par la bande des cinq. Et ce, dans le but d'offrir un lieu d'agrégation et la possibilité d'une éducation aux enfants de la rue. Dans les itinéraires urbains tracés par le narrateur lors de ses promenades, un nœud est le bar Kannjawou, qui se situe au dehors de son microcosme défavorisé. Le fait que Sophonie y travaille comme serveuse offre au narrateur et à son frère Popol – petit ami de la fille – l'occasion d'y aller chaque mercredi, à la soirée dansante. Ils y observent à distance les clients étrangers qui travaillent pour le 'bras civil de l'Occupation'.

3 D'une terre sans vie et des corps occupés

À partir de la période de la dictature de Duvalier, l'espace textuel de la littérature haïtienne est pénétré par une « esthétique de la dégradation » (Lucas 2004). Dans le système symbolique qui la caractérise, basé sur le sens de ruine et du délabrement, les personnages sont souvent menacés par un processus de zombification (56). L'image du zombie, enracinée dans l'histoire culturelle d'Haïti, est porteuse d'un grand potentiel pour la production de sens. Dans le contexte de Kannjawou il faut l'entendre comme l'état provoqué par la forme envahissante et violente du pouvoir, qui affecte mentalement et physiquement les sujets, en les démembrant, les privant d'esprit vital et neutralisant leur capacité à se révolter.

À partir des premières pages du roman, les dimensions émotives dominantes se réunissent autour du thème de l'impuissance (Trouillot

2016, 21) et d'états d'esprit connectés : « sentiment d'abandon », « colère », « défaite » (21, 22), qui sapent la faculté d'action des sujets. Par exemple, le débarquement des troupes de l'ONU en 2004 est accueilli dans l'immobilité. À l'exception de quelque voix de protestations, c'était « comme si les gens s'étaient couchés », abandonnés à l'idée « qu'il ne restait plus rien à préserver. Ni rêves. Ni dignité » (21). C'est le début de ce que man Jeanne, témoin de la première Occupation des marines (1915-1934) a baptisé seconde Occupation. Le narrateur déclare que dans son journal « ne se passe rien », parce que « un pays occupé est une terre sans vie, [...] une terre sans ciel et sans ligne d'horizon » (29) et que tout ce qu'il pourrait livrer « ne serait que l'expression du désespoir ou le combat pour la survie ». Le thème de la zombification se manifeste sur les visages tristes que l'aube surprend aux fenêtres, sur le corps des femmes qui sortent balayer l'entrée de leurs maisons « avec des gestes mécaniques » en s'échangeant « des saluts aussi mécaniques que leurs gestes » (30). Ces états d'esprit s'entrecroisent dans un sens du temps calqué sur le présent, lié aux nécessités de la survie quotidienne : « Survivre peut être un travail à plein temps qui consomme toute [...] énergie. Quand tu ne sais comment tu vas finir le jour, il n'y a dans ta vie ni hier ni demain, ni rêve ni mémoire » (13). Le pouvoir, tissé dans toutes les expériences de temps, espace, interaction, participe activement à l'usure des liens affectifs.

Aujourd'hui, il n'y a plus de bande des cinq. [...] Peut-être n'y a-t-il rien de pire que d'atteindre l'âge adulte dans une ville occupée. [...] Nous avons perdu ce bien commun, toujours virtuel, qui s'appelle l'avenir. Nous sommes dans un présent dont nous ne sommes pas les maîtres. Chaque uniforme, chaque démarche administrative que nous devons entreprendre, chaque bulletin de nouvelles, tout nous rappelle à notre condition de subalternes. (45)

Un autre aspect touché par l'esthétique de la dégradation est le paysage – tant à la campagne que dans la capitale – qui se dégrade d'une façon étroitement liée à la décomposition du tissu social. Le paysage urbain, traversé et habité par le narrateur et les autres personnages, est lié à leur compréhension émotive, cognitive et politique de la réalité, et façonne l'intégralité de leurs subjectivités. Les lieux dans le roman sont souvent le reste d'un passé précipité dans un état de ruine. C'est le cas de l'architecture du Grand Cimetière :

les fleurs qui bordaient autrefois les allées avaient séché. Le bleu roi avait pâli et l'on voyait sous la peinture la couleur triste de la pierre. [De la dernière demeure] ne restait qu'un réduit aux dehors délabrés, exilé dans un marécage. (39)

Le grand cimetière est un lieu qui porte l'inscription d'un temps révolu, lorsqu'il accueillait des gens riches et importants, mais aussi les dynamiques successives de l'augmentation de la pression démographique, de l'exode rural et de la bidonvilisation de la capitale. Les riches, avec la croissance exponentielle des vivants dans l'espace urbain et, par conséquent, des morts dans un cimetière désormais débordant, « sont allés mourir ailleurs » (18), explicitant la « guerre de mouvement » (18) qui amène la classe sociale dominante à se distancier de la masse pauvre. L'espace urbain matérialise les profondes inégalités sociales : il est clairement polarisé entre les espaces des gens riches et ceux des gens pauvres, lieux accessibles et lieux inaccessibles. En habitant et en traversant le paysage, en faisant quotidiennement l'expérience de la physionomie inégale de l'espace, les personnages comprennent corporellement la structure de la société, l'action du pouvoir, leur position de marginalité. Le paysage est dressé par une dimension intime faite de mémoire, d'affect, d'émotion. Par exemple, la nostalgie des promenades sur les collines est animée de sentiments positifs. C'est une époque où ces amis étaient unis ; mais c'est aussi une période qui coïncide avec le souvenir de la prise de conscience précoce de leur condition d'exclus : « Nous avons la ville à nos pieds. Deux villes. Celle que nous connaissons. Et celle que nous ne pouvions qu'imaginer » (40).

3.1 Le corps heureux de l'occupant

Le narrateur livre des commentaires sur la logique du pouvoir en confrontant l'occupation molle du temps présent (171) aux moments historiques révolus. Les centres de pouvoir, disloqués globalement, agissent dans le pays via discours, pratiques et interventions qui se fondent sur les concepts de coopération, développement, stabilisation, aide humanitaire. Une forme de « gouvernementalité » (Foucault 2004, 111, 112) que Didier Fassin a défini « raison humanitaire » (Fassin 2010). La violence de l'histoire habite une économie morale que le narrateur lit en termes de mystification : la structure humanitaire perpétue la dépendance ; la démocratie formelle des élections libres et de la liberté de parole cache le contrôle exercé par la communauté internationale, en oblitérant les dynamiques qui reproduisent les écrasantes inégalités sociales. La « ruse de l'occupant » (21) a produit une situation dans laquelle, comme le petit Professeur le dit « tout est mou et se donne pour autre chose » tandis que dans le passé « les choses étaient peut-être plus nettes. Moins molles. L'Occupation. La Résistance » (160).

Le fait clair et évident est que les occupants ne partagent pas les espaces de vie des Haïtiens : « On peut deviner leur présence derrière les vitres fumées des voitures de luxe et des véhicules officiels » (16).

Mais il y a un lieu qui permet au narrateur de les observer, le Kannjawou. Chaque mercredi son frère et lui passent le temps dans un coin à l'écart de ce bar et, ignorés par les clients, ils s'amuse à les baptiser à partir d' « un trait ou un rituel » qui les caractérise – avec des surnoms comme Petite brune, Grande blonde, Le petit chose, La hyène et Les trois mousquetaires (73). C'est surtout leur appartenance au même clan qui est soulignée. Le narrateur décrit les étrangers se réunissant au bar pour consommer un divertissement frénétique et excessif, comme « un monstre compact » à plusieurs têtes et à plusieurs jambes : experts, consultants, coopérants, technocrates, personnes jeunes, éduquées et liées entre elles non par une réelle connaissance réciproque mais plutôt par leur style de vie, par les dispositions et les habitus (Bourdieu 1980) de leurs professions :

N'ayant rien partagé d'intime à part le fait de vivre bien au royaume des pauvres [...] nous les entendons parfois se demander : ne nous sommes-nous pas rencontrés à Dhaka ou à Kigali ? Mais oui, moi j'étais avec tel organisme. [...] Eux-mêmes, entre eux ne sont pas des personnes, mais des fonctions. Ce qui les lie, c'est les coutumes du clan. (Trouillot 2016, 75)

Les membres de ce clan ont adopté et naturalisé les règles, les idéologies et les pratiques de la position structurelle qu'ils occupent dans un champ social globalisé. Le narrateur en dépeignant leurs techniques du corps, leurs habitudes, leurs interactions et leurs attitudes mentales, fait émerger le discours qui fonde leurs habitus. Ce discours nous montre que le pays est réduit à sa seule condition de sous-développé sans tenir compte de l'aspect historique et présuppose que le corps haïtien (pauvre) soit marginal et ambivalent : objet d'aide et de violence en même temps, corps à penser à travers les lentilles de la « raison humanitaire » ou bien objectivés et destitués d'humanité (nombreuses sont les références aux épisodes de violence sur des jeunes Haïtiens, impliquant le personnel des forces d'occupation). Qu'ils soient Haïtiens, Bangladais ou Africains – peu importe – ces corps sont cristallisés dans le besoin et ne sont pas vus dans leurs complexité subjective, culturelle, historique. Au contraire :

Au Kannjawou on voit des corps qui ne doutent pas. Comme une pensée unique. Heureux les corps des occupants. Les intellos ont beau parler de structures et de faits globaux, l'Occupation, c'est d'abord des corps. [...] Le monde n'est que corps. Rapport d'un corps à l'autre. À lui-même. À l'espace. (Trouillot 2016, 133, 138)

Le corps de l'occupant est protégé et libre. Protégé comme celui du coopérant qui, sorti ivre du Kannjawou, a renversé un Haïtien avec sa voiture de service et a été prestement mis sur un avion par son organisation dans le but d'enterrer l'accident (Trouillot 2016, 139).

Le corps de l'occupant est libre car il peut aller et venir, changer de pays, traverser des confins : « Ils détruiront le monde pour payer leurs voyages » (Trouillot 2016, 143). La structure du pouvoir se fonde sur la mobilité des experts et sur le principe de rotation, rendant problématique la connaissance approfondie des contextes locaux. Dans le roman, il y a une seule rencontre entre les occupants et les occupés. Celle-ci devient possible parce que la souffrance a momentanément dépouillé une habituée du bar, une fille française surnommée « petite brune », des règles et des conduites liées à sa position, permettant une rencontre sur le plan humain avec les jeunes de la rue de l'Enterrement. Une nuit elle se retrouve ivre et en proie au désespoir amoureux « dans la mauvaise moitié de la ville, celle dans laquelle les documents qu'elle avait signés pour obtenir son poste lui interdisaient de circuler » (Trouillot 2016 104). Devenue corps vulnérable au dehors des espaces protégés de son clan, elle est aidée par Sophonie, Popol et le narrateur. Elle est hébergée par man Jeanne. Au début, elle est effrayée et méfiante des mains et des visages noirs qui vont à son secours. Progressivement, elle prend confiance et accepte l'aide qu'on lui offre. La petite brune montre qu'elle n'a pas de compréhension critique de sa position dans les structures de pouvoir. Lorsque man Jean l'interroge sur sa capacité à distinguer le vrai du faux, elle lui répond qu'elle

N'était quand même pas venue ici pour commettre des crimes ! [...] elle ne comprenait pas. Il y avait un poste, une offre d'emploi. Une compétence. Un boulot. Avec l'accord des autorités locales. Ça lui suffisait. [...] C'était une façon de découvrir. D'aider. Enfin, elle croyait. (Trouillot 2016, 105)

Ici est représenté la difficulté, voire la presque impossibilité, de rencontres avec les étrangers. Ces dernières, dans l'espace de représentation du roman, incorporent les structures de pouvoir et leur agir, qui, apparemment voué à l'aide, n'est en fait qu'une adhésion aux politiques qui dominent le pays. Leurs horizons symboliques et leur pratiques en sont saturés et jouent à reproduire le système. Tout autre espace d'action demeure au dehors du pensable, à moins que, comme le cas de la petite brune, la douleur et la frustration ne le poussent, involontairement, à la recherche d'alliances humaines, de soutien et de solidarité temporaire.

3.2 Quelle résistance ?

On a vu quel scénario émotif prédomine dans la vie des Haïtiens. L'absence d'espoir et le sentiment d'être occupés sur le niveau des conditions matérielles de vie (l'occupation perpétue la misère) et psychologique (l'absence d'espoir, le cul-de-sac émotif). Mais quel genre d'espace d'action est

possible pour les « subalternes » (Trouillot 2016, 45)? Quel est leur pouvoir d'intervention sur la réalité ? Il faut considérer la notion d'agentivité.

La notion d'agentivité est prise dans deux champs de signification, deux « visages » qui s'entrelacent dans une relation façonnée comme le ruban de Möbius (Ortner 2006, 139). D'un côté le concept se réfère à la vie activement jouée par les sujets et orientée vers des fins culturellement constituées, impliquant pratiques routinières et actions internationalisées.⁶ De l'autre côté, l'agentivité concerne plus spécifiquement le pouvoir, l'agir à l'intérieur des relations sociales marquées par l'inégalité, l'asymétrie et la force. Même si la résistance est l'une des tant de formes d'agentivité, elle a été souvent assimilée à l'idée d'agentivité tout-court. Dans un sens très général, il est question de contexte. Il est évident que l'effort de soutenir une vie culturellement significative dans des situations de domination à large échelle (par exemple l'esclavage, le colonialisme, le racisme) se confond avec la manière dont les sujets résistent à la nature envahissante du pouvoir. La résistance inclut un éventail qui va des révoltes générales jusqu'à l'acceptation ambivalente et complexe des catégories du dominant. Ce qui donne un sens nouveau à une pratique. À l'intérieur des relations de pouvoir, l'agentivité dégage pour les dominés un ensemble d'émotions, raisons, actions et motivations complexes et contradictoires, qui articulent des positions différentes. Qu'il soit question de poursuivre des projets culturellement significatifs aux marges du pouvoir ou de poursuivre une résistance collective organisée, presque toujours et presque nécessairement, il y a des relations internes de pouvoir, au niveau local des communautés, à considérer.

La résistance n'est pas tout simplement une réaction compacte des sujets dominés et le roman l'explore de l'intérieur, avec ses complexités, ses contradictions et ses conflits. Dans le roman une tension se manifeste entre les projets collectifs, fondés sur la tentative difficile d'élaborer une cause commune. Les projets individuels semblent inexorablement se dessouder de la dimension collective. Les cinq amis de la bande ont tous eu accès à l'instruction universitaire, ayant ainsi une position relativement privilégiée par rapport à la majorité des jeunes Haïtiens : « N'en déplaise à Wodné qui aime voir en nous les damnés de la terre, nous sommes déjà allés dans des lieux où d'autres n'iront jamais » (Trouillot 2016, 54-5). Ils ont une compréhension critique de leur propre condition et depuis l'enfance ils ont été animés par le désir de s'opposer activement à l'occupation en vue d'un *kannjawou* final. Mot lui-même détourné par un occupant qui s'est approprié le pouvoir et les joies, ce mot créole signifie

6 L'intentionnalité indique toutes les manières dont l'action est cognitivement et émotionnellement orientée vers quelque objectif, mais elle n'implique jamais un agent sans entraves et libre dans un *vacuum social* : l'acteur est toujours imbriqué dans une multiplicité de relations sociales et, pour cela, n'a jamais un plein contrôle sur les résultats de ses actes.

originairesment 'fête, partage'. La signification traditionnelle du mot se trouve chez Anselme, le père de Sophonie et de Joelle, corps faible et malade, qui « avec ses jambes de peau et d'os » (Trouillot 2016, 47) est contraint à rester au lit. Avant de mourir, Anselme rêve de retourner sur la terre qui lui a été soustraite tant d'années auparavant dans la région de l'Archaïe, en le forçant à migrer dans la capitale. Le rêve du retour coïncide avec le rêve d'un dernier kannjawou organisé en son honneur. Une grande fête dans laquelle tous les voisins ainsi que les autorités locales du vaudou seraient invités. Ils y partageraient la nourriture et le clairin et danseraient sur les rythmes de la musique rara.⁷ Anselme ne réalise pas que tout cela n'est plus possible parce que la campagne d'où il vient « est une tombe et personne n'a envie d'être enterré vivant » (Trouillot 2016, 47). Si cette pratique sociale coopérative a disparu à cause de l'état de dégradation du tissu social à la campagne, le mot qui la définit se charge pour la bande des cinq et pour le petit professeur d'une signification plus large, quasi mystique. À leurs yeux le mot incarne un élan vers le bouleversement du pouvoir, vers la fin de l'occupation et l'égalité de tous les êtres humains. Mais l'élan se dissout à cause de l'occupation. La possibilité d'émancipation de la population semble s'ouvrir seulement sur un plan individuel et individualiste. Pour des jeunes cultivés mais pauvres, l'échappatoire est la bourse d'étude vers l'étranger : « ce sera bientôt chacun pour soi dans la course à la bourse » (Trouillot 2016, 49). Le narrateur remarque que les séjours à l'étranger font revenir des gens parlant un autre accent et succombant aux discours désintégrateurs qui représentent Haïti de l'extérieur. Il cite par exemple un professeur de l'Université qui « est né à trente ans lors de son premier voyage à l'étranger. Sa bourse a accouché de lui » (Trouillot 2016, 32). À l'étranger il a appris que la condition de sous-développement du pays est due à une carence chronique de pensée scientifique qui en caractérise la culture. Un exemple parfait de violence symbolique (Bourdieu 1994, 188), où les catégories des dominants sont adoptées et incorporées par les dominés. Le fait que « dans un pays occupé, il y a de fortes chances que ceux qui travaillent soient des subalternes de l'occupant » (Trouillot 2016, 91), contribue à défaire la possibilité de la construction d'un soi collectif et crée de la division.

Le roman décrit pourtant des petits actes de résistances quotidiennes (man Jeanne jette du pissat de chatte sur la tête des gens trahissant les règles de base d'humanité ou collaborant avec l'occupant) ou des pratiques de coopération et solidarité au niveau communautaire. Les subjectivités gardent un espace de contestation et un sens de dignité en travaillant à

7 Clairin : eau-de-vie produite en Haïti à partir de la canne à sucre et de façon artisanale. Musique rara : forme musicale traditionnelle jouée avec des trompettes en bambou, tambours, maracas et d'autres instruments à percussion.

l'intérieur de l'espace contrôlé par le dominant (de Certeau 2001, 60-2), en soutenant des projets culturellement constitués aux marges du pouvoir (Ortner 2006, 147). À ce propos, on peut mentionner le centre culturel, résultat du désir de la bande de créer un lieu d'agrégation et d'éducation pour les enfants du quartier, très souvent orphelins (comme le narrateur et son frère Popol) ou enfants d'un seul parent (comme Sophonie et Joelle). Cet endroit est en même temps un laboratoire de résistance – ce n'est pas un hasard que l'un des seuls éléments décoratifs ici présent soit une photographie de Charlemagne Péralte, héros de la résistance durant la première Occupation.⁸ Mais la résistance ouvre aussi la voie à des rivalités et des conflits. Les fortes tensions qui s'ouvrent parmi les cinq amis, ainsi que les raisons qui conduisent à l'expulsion du petit professeur du centre culturel, gravitent en particulier autour de l'attitude de Wodné. Il est le chef d'un groupe radical d'étudiants militants et chef autoproclamé du centre culturel. Wodné a une façon de conduire la lutte qui rappelle dangereusement au narrateur la logique de division de l'occupant. Wodné est animé par la peur et la haine et suit la logique de l'exclusion. Son groupe est autoréférentiel et fermé. Ses actions et ses choix définissent les confins d'un petit royaume où une seule ligne de conduite et de pensée est approuvée. Cela et les situations narratives qui en suivent – y compris la soumission imposée par Wodné à sa copine Joelle, qui accepte de lui être subordonnée et en même temps rêve la fuite à l'étranger – provoquent chez le narrateur une profonde amertume, sentiment qui amène à l'interruption temporaire du journal.

Le premier des deux chapitres s'arrête sur la perte de confiance du narrateur dans l'utilité des mots. Tandis que dans le second chapitre – qui marque la reprise du journal après quelque mois d'interruption – la parole lui redevient nécessaire. Tout d'abord pour chercher à donner sens à un événement dramatique, c'est-à-dire la mort du professeur. Le suicide de ce dernier lie des motivations intimes (il était amoureux de Joelle) à une usure générale de son horizon d'espoir pour le pays. Le narrateur est lié au professeur par une affinité profonde qui dépasse leurs différents milieux sociaux et sa mort le pousse à défier sa propre nature contemplative et l'amène à prendre une position active dans la société. Son écriture reflète ce choix. Il veut devenir militant. Pour cela, il prend contact avec un vieux militant, Monsieur Laventure, puni de plusieurs années de prison pour son action politique, et avec qui le petit professeur avait milité dans sa jeunesse. La cohérence de Monsieur Laventure et la clarté pragmatique de ses luttes pour les paysans semblent au narrateur un moyen d'agir plus efficace que les mots.

8 Chef de la résistance durant la première occupation, tué par les marines des États-Unis. Ils ont ensuite photographié son corps martyrisé et ont lancé par avion des reproductions de cette image, afin de dissuader les Haïtiens de la révolte.

D'un côté, quelque chose de partagé par man Jeanne, le professeur et Sophonie : l'idée que chaque interaction humaine doit être fondée sur l'amour et le respect de l'autre. De l'autre côté, le rêve du kannjawou, lequel, à la fin du roman, prend la forme d'un conte créé par le narrateur pour les enfants du centre culturel. Ce conte incarne l'idéal mystique et utopique de bouleversement du réel : la fin de toute occupation, de toute domination, l'instauration de l'égalité, l'abolition des confins et des injustices. Lucas remarque que dans la littérature haïtienne contemporaine la forte présence d'une esthétique de la dégradation se tisse à une forte et radicale dénonciation des maladies sociales, et la possibilité du changement prend une valeur mystique (Lucas, Mitsch 2004, 54). Cela est vrai pour le roman de Trouillot, où le kannjawou final rêvé par le narrateur devient un lieu inexpugnable, parce que c'est un non-lieu, une utopie (de Certeau 2001, 48).

Bibliographie

- Barthes, Roland (1982). « L'effet de réel ». Genette, Gérard (éd.), *Littérature et vérité*. Paris : Seuil, 81-90.
- Bourdieu, Pierre (1994). *Raisons pratiques*. Paris : Seuil.
- De Certeau, Michel (2001). *L'invenzione del quotidiano*. Roma : Edizioni Lavoro.
- Disegni, Silvia ; Lo Feudo, Michela (2013). « Littérature et anthropologie ». *Recherches & Travaux*, 82(1), 3-28.
- Clifford, James ; Marcus, George E. (1986). *Writing Cultures*. Berkeley : University of California Press.
- Comaroff, Jean and John (1992). *Ethnography and the Historical Imagination*. Boulder ; San Francisco ; Oxford : Westview Press.
- Fassin, Didier (2010). *La raison humanitaire : une histoire morale du temps présent*. Paris : LeSeuil/Gallimard.
- Foucault, Michel (2004). *Sécurité, territoire, population*. Paris : Seuil.
- Garnier, Xavier ; Zoberman, Pierre (2006). *Qu'est-ce que l'espace littéraire ?*. Vincennes : Presses Universitaires.
- Geertz, Clifford (1998). *Interpretazione di culture*. Bologna : il Mulino.
- Geertz, Clifford (2003). « A Strange Romance : Anthropology and Literature ». *Profession*, 9, 28-36.
- Ingold, Tim (1993). « The Temporality of the Landscape ». *World Archaeology*, 25(2), 152-74.
- Lahire, Bernard (éd.) (2011). *Ce qu'ils vivent, ce qu'ils écrivent. Mises en scène littéraire du social et expériences socialisatrices des écrivains*. Paris : Éditions des archives contemporaines.
- Łebkowska, Anna (2012). « Anthropology of Literature and Literary Anthropology ». *Teksty Drugie*, special issue, 2, 19-29.

- Ledent, David (2015) « Peut-on parler d'une sociologie implicite du roman ? », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 9(3), 371-86.
- Lucas, Rafael ; Mitsch, Ruthmarie (2004). « The Aesthetics of Degradation in Haitian Literature ». *Research in African Literatures*, 35(2), 54-74.
- Mellino, Miguel (2005). *La critica postcoloniale. Decolonizzazione, capitalismo e cosmopolitismo nei Postcolonial Studies*. Milano : Booklet.
- Narayan, Kirin (1999). « Anthropology and Fiction : Where Is the Border ? ». *Anthropology and Humanism*, 24(2), 134-47.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre (1995). « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie ». *Enquête*, 1, 71-109.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre (1998). « Émique ». *L'Homme*, 38(147), 151-66. Alliance, rites et mythes.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre (2003). « Observation et description en socio-anthropologie ». Blundo Giorgio ; Olivier de Sardan, Jean-Pierre (éds.), *Pratiques de la description*. Paris : EHESS, 13-39. Enquête.
- Ortner, Sherry Beth (1984). « Theory in Anthropology since the Sixties ». *Comparative Studies in Society and History*, 26(1), 126-66.
- Ortner, Sherry Beth (2006). *Anthropology and Social Theory : Culture, Power, and the Acting Subject*. Durham : Duke University Press.
- Symons, Jessica ; Maggio, Rodolfo (2014). « 'Based on a True Story': Ethnography's Impact as a Narrative Form ». *Journal of Comparative Research in Anthropology and Sociology*, 5(2), 1-6.